

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

## POÉSIE.

### UNE SEMAINE DE PARIS.

#### AUX FRANÇAIS.

Debout, mânes sacrés de mes concitoyens !  
Venez, inspirez-les, ces vers où je vous chante.  
Debout, morts immortels, héroïques soutiens  
De la liberté triomphante !  
Brûlant, désordonné, sans frein dans son essor,  
Comme un peuple en courroux qu'un même cri soulève,  
Que cet hymne vers vous s'élève  
De votre sang qui fume encor !

Quels sont donc les malheurs que ce jour nous apporte ?

—Ceux que nous présageaient ses ministres et lui.  
—Quoi ! malgré ses sermens !—Il les rompt aujourd'hui.

—Le ciel les a reçus.—Et le vent les emporte.  
—Mais les élus du peuple ?—Il les a cassés tous.  
—Les lois qu'il doit défendre ?—Esclaves comme nous.

—Et la pensée ?—Aux fers.—Et la liberté ?—Morte.  
—Quel était notre crime ?—En vain nous le cherchons.  
—Pour mettre en interdit la patrie opprimée,  
Son droit ?—C'est le pouvoir.—Sa raison ?—Une armée.  
—La nôtre est un peuple : marchons.

Ils marchaient, ils couraient sans armes,  
Ils n'avaient pas encor frappé,  
On les tue ; ils criaient : Le monarque est trompé !  
On les tue... O fureur ! Pour du sang, quoi ! des larmes !  
De vains cris pour du sang !—Ils sont morts les premiers ;  
Vengeons-les, ou mourons.—Des armes !—Où les prendre ?  
—Dans les mains de leurs meurtriers :  
A qui donne la mort c'est la mort qu'il faut rendre.

Vengeance ! place au drapeau noir !  
Passage, citoyens ! place aux débris funèbres  
Qui reçoivent dans les ténèbres  
Les sermens de leur désespoir !  
Porté par leurs bras nus, le cadavre s'avance.  
Vengeance ! Tout un peuple a répété : Vengeance !  
Restes inanimés, vous serez satisfaits !  
Le peuple vous l'a dit, et sa parole est sûre ;  
Ce n'est pas lui qui se parjure :  
Il a tenu quinze ans les sermens qu'il a faits.

Il s'est levé : lo tocsin sonne ;  
Aux appels bruyans des tambours,  
Aux éclats de l'obus qui tonne,  
Vieillards, enfans, cité, faubourgs,  
Sous les haillons, sous l'épaulette,  
Armés, sans arme, unis, épars,  
Se roulent contre les remparts  
Que le fer de la baïonnette  
Leur oppose de toutes parts.  
Ils tombent ; mais dans cette ville,  
Où sur chaque pavé sanglant  
La mort enfante en immolant,  
Pour un qui tombe il en naît mille.

Ouvrez, ouvrez encor les grilles de Saint-Cloud !  
Vomissez des soldats pour nous livrer bataille.  
Le sabre est dans leurs mains ; dans leurs rangs, la mitraille ;

Mais de la Liberté l'arsenal est partout.  
Que nous importe à nous l'instrument qui nous venge !  
Une foule intrépide agit en rugissant  
La scie aux dents d'acier, le levier, le croissant ;  
Sous sa main citoyenne en arme tout se change :  
Des foyers fastueux les marbres détachés,  
Les grès avec effort de la terre arrachés,  
Sont des boulets pour sa colère ;  
Et, soldats comme nous, nos femmes et nos ours  
Font pleuvoir sur les oppresseurs  
Cette mitraille populaire.

Qu'ils aient l'ordre pour eux, le désordre est pour nous !  
Désordre intelligent qui seconde l'audace,  
Qui commande, obéit, marque à chacun sa place,  
Comme un seul nous fait agir tous,  
Et qui prouve à la tyrannie,  
En brisant son sceptre abhorré,  
Que, par la patrie inspiré,  
Un peuple, comme un homme, a ses jours de génie.

Quoi ! toujours sous le feu, si jeune, au premier rang !  
Retenons ce martyr que trop d'ardeur enflamme.  
Il court, il va mourir...—Relevons le mourant :  
O Liberté, c'est une femme !

Quel est-il ce guerrier suspendu dans les airs ?  
De son drapeau qu'il tient encore  
Il roule autour de lui le lincol tricolore,  
Et disparaît au milieu des éclairs.  
Viens recueillir sa dernière parole,  
Grande ombre de Napoléon !  
C'est à toi de graver son nom  
Sur les piliers du nouveau pont d'Arcole.

Ce soleil de juillet qu'enfin nous revoyons,  
Il a brillé sur la Bastille.  
Oui, le voilà, c'est lui ! La Liberté, sa fille,  
Vient de renaître à ses rayons.  
Luis pour nous, accomplis l'œuvre de délivrance ;  
Avance, mois sauveur, presse ta course, avance :  
Il faut trois jours à ces héros.  
Abrège au moins pour eux les nuits qui sont sans gloire ;  
Avance, ils n'auront de repos  
Que dans la tombe ou la victoire.

Nuits lugubres ! tout meurt, lumière et mouvement.  
De cette obscurité muette et sépulcrale  
Quels bruits inattendus sortent par intervalle ?  
Le cliquetis du fer qui heurte pesamment  
Des débris entassés la barrière inégale ;  
Ces cris se répétant de moment en moment :  
Qui vive ?... Citoyens.—Garde à vous, sentinelles !  
L'adieu de deux amis, dont un embrassement  
Vient de confondre enco. les âmes fraternelles ;  
Les soupirs d'un blessé qui s'éteint lentement  
Et sous l'arche plaintive un sourd frémissement,  
Quand l'onde, en tournoyant, vient refermer la tombe  
D'un cadavre qui tombe...

Au Louvre, amis voici le jour !  
Battez la charge ! Au Louvre, au Louvre !  
Balayé par le plomb qui se croise et les couvre,  
Chacun, pour mourir à son tour,  
Vient remplir le rang qui s'entr'ouvre :  
Le bataillon grossit sous ce feu dévorant.  
Son chef dans la poussière en vain roule expirant ;

Il saisit la victime, il l'enlève, il l'emporte,  
Il s'élance, il triomphe, il entre... Quel tableau !  
Dieu juste ! la voilà victorieuse et morte  
Sur le trône de son bourreau !

Allez, volez, tombez dans la Seine écumante,  
D'un pouvoir parricide emblèmes abolis !  
Allez, chiffres brisés, allez, pourpre fumante,  
Allez, drapeaux déchus, que le meurtre a salis !  
Dépouilles des vaincus, par le fleuve entraînées,  
Dépouilles des martyrs que je pleure aujourd'hui,  
Allez, et sur les flots, à Saint-Cloud, portez-lui  
Le bulletin des trois journées !

Victoire ! embrassons-nous.—Tu vis ?—Ja te revois !  
—Le fer de l'étranger m'épargna comme toi.  
—Quel triomphe !—En trois jours.—Honneur à ton courage !  
—Gloire au tien !—C'est ton nom qu'on cite le premier.  
—N'en citons qu'un.—Lequel ?—Celui du peuple entier :  
Hier qu'il était brave, aujourd'hui qu'il est sage !  
—Du trépas, en mourant, un d'eux m'a préservé.  
—Mais ton sang coule encor.—Ma blessure est légère.  
—Et ton frère ?—Il n'est plus !—L'assassin de ton frère,  
Tu l'as puni ?—Je l'ai sauvé.

Ah ! qu'on respire avec délices ;  
Et qu'il est enivrant l'air de la liberté !  
Comment regarder sans fierté  
Ces murs couverts de cicatrices,  
Ces drapeaux qu'à l'exil redemandaient nos pleurs,  
Et dont nous revoyons les glorieux symboles  
Voltiger, s'enlacer, courber leurs trois couleurs  
Sur ces nobles enfans, l'orgueil de nos écoles ?  
Des fleurs à pleines mains, des fleurs pour ces guerriers !  
Jetez-leur au hasard des couronnes civiques :  
Ils ne tomberont, vos lauriers,  
Que sur des têtes héroïques.

Mais lui, que sans l'abatto ont jadis éprouvé  
Le despotisme et la licence,  
Que la vieillesse a retrouvé  
Ce qu'il fut dans l'adolescence,  
Entourons-le d'amour ! Français, Américains,  
De baisers et de pleurs couvrons ses vieilles mains !  
La popularité, si souvent infidèle,  
Est fille de la terro et meurt en peu d'instans ;  
La sienne, plus jeune et plus belle,  
A traversé les mers, a triomphé du temps :  
C'était à la vertu d'en faire une Immortelle.

O toi, roi citoyen, qu'il presse dans ses bras  
Aux cris d'un peuple entier, dont les transports sont justes,  
Tu fus mon bienfaiteur, je ne te louerai pas ;  
Les poètes des rois sont leurs actes augustes.  
Que ton règne te chante, et qu'on dise après nous :  
" Monarque, il fut saoré par la raison publique ;  
" Sa force fut la loi ; l'honneur, sa politique ;  
" Son droit divin, l'amour de tous."

Pour toi, peuple affranchi, dont le bonheur commence,  
Tu peux croiser tes bras après ton œuvre immense ;  
Purs de tous les excès, huit jours l'ont enfanté.  
Ils ont conquis les lois, chassé la tyrannie,  
Et couronné la liberté :  
Peuple, repose-toi ; ta semaine est finie !

CASIMIR DELAVIGNE,  
Nouvelle Messénienne.

## LITTÉRATURE CANADIENNE.

## LA TOUR DE TRAFALGAR.

Etes-vous jamais allé jusqu'au Fort des Prêtres à la Montagne? Vous êtes vous enfoncé quelque fois dans les sombres taillis qui bordent au sud-ouest la montée qui conduit à la Côte des Neiges? Et si vous avez été tant soit peu curieux d'examiner les sites pittoresques, les vallées qui s'étendent jeunes et fleuries sous vos yeux, les rocs qui parfois s'élèvent menaçants au-dessus de vos têtes; vous n'êtes pas sans avoir vu, comme une tache blanchâtre qui apparaît au loin, à gauche, sur le fond vert d'un des flancs de la Montagne. Eh bien, cette tache qui de loin vous semble comme un point, c'est une petite tour à la forme gothique, aux souveurs sinistres et sombres, pour celui qui connaît la scène d'horreur dont elle a été le théâtre.

## Art. 1.—L'ORAGE.

C'était, il y a quelques dizaines d'années, par un beau jour du mois de juin, le soleil s'était levé brillant. Je pris mon fusil, et suivi de mon chien, je me dirigeai vers le Fort des Prêtres, dans l'intention de ne revenir que le soir à la maison. Il était midi quand j'arrivai à la Croix Rouge, à laquelle se rattache le souvenir de l'exécration Béliste.\* La terre était couverte de mille fleurs nouvellement écloses, la végétation se faisait avec vigueur, les feuilles des arbres qui commençaient à se développer, formaient une ombre qui s'étendait épaisse sur le gazon. Assis sous un grand orme, j'écoutais le gazouillis des oiseaux que se répétait mélodieux, pour se perdre ensuite dans le murmure d'un petit ruisseau qui coulait à ma droite. Le zéphir doux et chaud, tout en secondant le développement de la nature, portait aux sens une étrange impression de volupté. Après quelques heures d'une délicieuse nonchalance, je me mis à la poursuite d'une couvée de perdrix que mon chien avait fait lever, et insensiblement je m'égarai dans la Montagne. Déjà il se faisait tard, quand je m'aperçus que j'avais perdu ma route. Le temps s'était enfié rapide, d'énormes nuages, couleur de bronze, roulaient dans l'espace, et par moments voilaient le soleil, qui déjà risait la cime des hauts chênes. Bientôt les nuages se condensèrent, et formèrent comme un dôme immense qui s'étendait sur tout l'horizon et menaçait de se dissoudre et de s'abîmer en pluie. Les oiseaux fuyaient d'un vol

\* Extrait du réquisitoire du procureur du roi.

Je requiers pour le roi que Jean Baptiste Goyer dit Béliste soit déclaré d'abord atteint et convaincu d'avoir de dessein prémédité assassiné le dit Jean Favre, d'un coup de pistolet et de plusieurs coups de couteaux, et d'avoir précieusement assassiné la dite Marie Anne Bastien, l'épouse du dit Favre, à coups de bêche et de couteau, et de leur avoir volé l'argent qui était dans leur maison; pour réparation de quoi il soit condamné avoir les bras, jambes, cuisses et reins rompus vifs sur un échafaud qui, pour cet effet, sera dressé en la place du marché de cette ville, à midi; ensuite sur une roue, la face tournée vers le ciel, pour y finir ses jours, le dit Jean Baptiste Goyer dit Béliste préalablement appliqué à la question ordinaire et extraordinaire; ce fait, son corps mort, porté par l'exécuteur de la haute justice sur le grand chemin qui est entre la maison où demourait le dit accusé et celle qu'occupaient les dits défunts Favre et sa femme, les biens du dit Jean Baptiste Goyer dit Béliste acquis et confisqués au roi, ou à qui il appartiendrait sur leurs, ou à ceux non sujets à confiscation préalablement pris la somme de trois cent livres d'amenue, en cas que confiscation n'ait pas lieu au profit de sa majesté.

Fait à Montréal, le 6e juin, 1752.

(Signé.)

FOUCHER.

rapide, et cherchaient un abri contre l'orage qui allait bientôt éclater. Le vent s'était élevé terrible et soufflait furieux à travers la forêt. Quelques éclairs déchiraient les nues et serpentaient avec une majestueuse lenteur. Déjà même on entendait le tonnerre qui roulaient sourd dans le lointain. Quelques gouttes d'eau tombaient larges sur les feuilles des arbres; et moi, j'étais là, seul, isolé, au milieu de la Montagne, sans guide ni sentier pour retrouver mon chemin. Dans l'étrange perplexité où je me trouvais, je saisissais avec avidité tout ce qui aurait pu m'être utile, j'écoutais avec anxiété le moindre bruit, mais je n'entendais que le cri de la chouette, qui se mêlait seul et prolongé aux sifflements du vent. Un instant je crus entendre le bruit d'une sonnette, dont le son félé vibra, en ce moment, doux à mes oreilles. Je me précipitai, le cœur serré, vers l'endroit où le son paraissait sortir. En avançant j'entendis distinctement la marche d'un homme; j'allais être sauvé, mais je fus frappé d'un bien cruel désappointement, quand je reconnus que ce n'était que l'écho de mes pas qui avait causé mon illusion; et le son, ce n'était autre chose qu'un courant d'air, qui s'introduisant avec impétuosité dans la fissure d'une branche fendue, imitait de loin le bruit d'une clochette félée.

## Art. 2.—LA TOURELLE.

J'errais ainsi çà et là, sans autre abri que les arbres contre la pluie qui me fouettait le visage. Mes hardes imbibées d'eau me claquaient sur les jambes. Transi de froid, je me mis dans le creux d'un chêne dont les craquements horribles servaient fort peu à me rassurer. A chaque raffale de vent, je croyais le voir s'abîmer sur moi, et ce ne fut qu'après quelque temps d'une aussi cruelle position, qu'un éclair vint reluire immense et montra à découvert une espèce de petite tour, qui n'était qu'à quelques dizaines de pas de moi, mais que l'obscurité ne m'avait pas encore permis d'apercevoir. Je me précipitai dans cette tour qui se trouvait là, si à propos. Cet asile ne valait pourtant guère mieux que celui que je venais de quitter. Les chassis brisés laissaient entrer la pluie de tous côtés. Quelques soliveaux à demi pourris formaient tout le plancher qu'il y avait. Il me fallait marcher avec précaution pour ne pas tomber dans la cave qui s'ouvrait béante sous mes pieds, et qui pouvait bien être le repaire de quelque reptile venimeux.

Le vent sifflait à travers les fentes de la couverture avec une horrible furie; l'eau ruisselait, et ce ne fut pas sans une peine infinie que je parvins à boucher l'ouverture, par où elle se précipitait écumante dans la tour. Épuisé de fatigue et de faim, je ne pus résister au sommeil qui s'empara de mes sens malgré moi; et je succombai plutôt à l'excès de mon abatement qu'au désir de dormir. Mon fusil chargé, et prêt à faire feu sur le premier qui viendrait abuser de ma situation, je me tapis le long du mur, mon chien près de moi pour me servir de gardien.

Il y avait à peine quelques minutes que j'avais fermé l'œil, quand je sentis comme quelque chose de froid qui me passa sur le visage, comme une main qui se glissait sur mon corps..... je frémis, un frisson mortel me circula par tous les membres, mes cheveux se dressaient raides sur ma tête. J'étais comme asphyxié, je n'avais ni le courage de me lever, ni la force de saisir mon fusil... Jamais je n'ai cru aux revenants, mais ce qui me passa par la tête en ce moment, je ne saurais le dire... Était-ce quelque esprit de l'autre monde, quelque génie de l'enfer qui serait venu pour

m'effrayer? je ne le crois pas. Était-ce une main, une véritable main d'homme qui m'avait touché? ça se peut. Était-ce un reptile qui m'avait glissé sur le corps? ça se peut aussi. Était-ce un effet de mon imagination troublée et affaiblie? ça ce peut encore; toujours est-il certain, que jamais je n'éprouvai aussi pénible sensation de ma vie! Si vous n'avez jamais éprouvé les atteintes frissonnantes de la peur, mettez-vous à ma place, et vous jugerez aisément de l'horreur de ma situation. Le tonnerre rugissait épouvantable; les éclairs se succédaient sans interruption, et semblaient embrâser la forêt et n'en faire qu'une vaste fournaise. Mes yeux éblouis des éclats de lumière, furent frappés soudain de la vue du sang qui avait jailli sur le mur. On en voyait quelques gouttes sur le panneau de la porte. Il me serait impossible de vous décrire les idées affreuses et incohérentes qui vinrent m'assaillir en ce moment!... Une personne peut-être avait été assassinée là, en cet endroit, où je me trouvais moi, seul, au milieu de la nuit!... Peut-être était-ce quelqu'un qui tantôt avait passé la main sur moi; sans doute pour saisir mon fusil, pour m'ôter ma seule arme, ma seule défense!... mais mon chien était là, à mes côtés, reposant tranquille; et si c'eût été quelqu'un être malfaisant, l'eût-il laissé approcher sans m'avertir de sa présence?... Je ne cessais de faire mille conjectures sur ce sang, sur cette main, quand je crus m'apercevoir que les nuages commençaient à se dissiper. La pluie avait diminué d'intensité, et bientôt elle cessa de tomber. Quelques éclairs brillaient encore mais rares. Le tonnerre s'éloignait mais toujours en rugissant, comme un lion qui se retire de la scène de carnage où il a exercé sa fureur, plus parce qu'il n'y a plus rien qui lui résiste que parce qu'il est obligé de céder à un plus fort.

## Art. 3.—LA RENCONTRE.

Aussitôt que je vis que la pluie avait entièrement cessé, je m'élançai vite hors de cette tour, la fuyant comme s'il y eût là, quelque chose qui me faisait horreur. Et en effet, j'y avais vu du sang... Une main... Je marchais d'un pas vélocé, sans savoir où j'allais. Le moindre bruit, le roulement d'une pierre que j'avais détachée sous mes pieds, et dont les bords saecadés se répétaient sur les rochers au dessous, tout, jusqu'aux branches que je froissais, me faisait frissonner. A chaque instant je tournais la tête croyant entendre derrière moi les pas d'un meurtrier qui allait m'atteindre. Et quelquefois il me semblait voir une main qui s'allongeait sanglante pour me saisir... Je m'efforçais, mais en vain, de chasser cette idée de mon esprit; c'était quelque chose qui me poursuivait partout, et me pressait comme un cauchemar.

La nuit était encore obscure, et au lieu de prendre le bon chemin, je m'enfonçai plus avant dans le bois; tellement que le soleil était déjà haut, et brillait radieux au ciel, quand j'arrivai de l'autre côté de la Montagne. Je cherchais avec avidité quelque hutte, quelque cabane, où je pus trouver quelqu'un qui me donnerait l'hospitalité, qui me fournirait un lit pour me reposer ou un morceau de pain pour assouvir la faim qui me dévorait et m'étranglait de ses pointes aigues. Mes regards se plongeaient inquiets dans les longues avenues qui s'étendaient obscures devant moi; et rien ne frappait ma vue et je mourais de faim, et cette main... et ce sang... Et il me tardait de savoir quelques particularités sur un fait qui devait avoir fait du bruit dans les environs. Je désespérais presque de trouver là quelque demeure habitée,

quand je crus voir au loin, derrière un taillis, comme un objet bleuâtre qui se détachait sur le fond blanc d'un roc aride. Je me hâte, imaginez ma joie, j'arrive, c'est une cabane ! ... Mais ma surprise fut cruelle quand je vis un homme au regard farouche, à la taille haute, aux épaules larges et dont les muscles se dessinaient avec force, qui me dit avec aigreur qu'il n'avait rien pour moi, et que sa maison ne pouvait servir d'abri à qui que ce fut. J'eus peur de cet homme. Il était assis sur un tronc d'arbre, et affilait sur une vaste pierre, une hache qui paraissait avoir été rougie par du sang ; et il la cacha, avec un singulier geste de mécontentement, sous une branche qui était à ses pieds.

—Si vous ne pouvez me donner un morceau de pain, lui-dis-je, dirigez-moi du moins vers la plus prochaine habitation ; je me suis égaré, et j'ai passé la nuit dans la Montagne.

—Vous, vous avez couché dans la montagne, au milieu du bois, fit-il avec un sourire forcé.

—Oui, et je suis bien épuisé, et je n'ai pu reposer, l'orage et puis.....

—Et puis, où avez-vous couché par un temps pareil ?

—Je me suis mis à couvert dans une espèce de petite tour ; mais je promets bien de n'y plus passer une autre nuit ; du sang... une main..

—Comment, dit-il en contractant ses lèvres avec une espèce de frémissement qu'il s'efforçait de cacher, vous y avez vu une main ? Et était-ce une main d'homme ? En êtes-vous certain ? Avez-vous vu quelqu'un ? avez-vous entendu marcher hors de la tour ?

—Non, je n'ai rien vu, rien entendu ; seulement il m'a semblé que ce devait être une main. Mais ce pouvait bien être un effet de la peur qui influait furieusement sur mon moral, dans une si étrange position de mon physique.—Ma réponse parut lui faire plaisir.

—Vous êtes jeune, et sans doute la crainte, l'imagination, des revenants.....

Et il s'arrêta, comme pour voir si dans ses traits, ma contenance, il ne découvrirait pas quelques étaient mes pensées.

—N'avez-vous pas entendu, continua-t-il, comme un bruit sourd qui sortait de la cave, une espèce de frémissement ? Du sang était-il encore là ? En avez-vous vu, dites-moi, du sang, en avez-vous vu ?—Et l'expression de son visage, en appuyant sur ces derniers mots, avait quelque chose de si atroce, que je reculai d'un pas.

—Oui, sur le mur, sur le panneau, quelques gouttes, mais rares, mais effacées par le temps...

—Et savez-vous quelle est la cause de ce sang que vous avez vu ? Connaissez-vous quelques particularités sur le crime qui a été commis là, à la petite tour ? Qu'en dit-on à la ville ? Qui soupçonne-t-on de ce forfait ?

Et comme je lui assurai que je n'en savais rien.

—Je vous crois un gentilhomme, dit-il, puis-je compter sur votre parole ?

Je lui jurai sur mon honneur de ne rien dire de ce qu'il lui plairait de me raconter.

—Puisque vous me promettez de tenir le secret, je vais vous dévoiler un crime horrible, affreux, atroce, tel que la barbarie en présente rarement dans les pages ensanglantées de l'histoire. Mais avant tout encore une fois, jurez de n'en jamais rien dire.

Et il courut à sa cabane, et en rapporta quelques feuilles de papier sales et noires, et il lut :

#### Art. 4.—LA JALOUSIE.

C'était le quatre de mars, tout juste dix-

neuf mois après la mort de son père et sa mère.

Le timbre du cadran venait de sonner six heures et demie. Les prières de la neuvième étaient finies depuis longtemps ; les longues files des fidèles avaient circulé avec lenteur, et s'étaient écoulées silencieuses dans les rues. Léocadie seule était restée dans le temple du seigneur. Elle s'était humiliée aux pieds du prêtre pour lui faire l'aveu de ses fautes. Dans ce moment un jeune homme, grand, bien fait, de vingt-cinq ans environ, entra dans l'église. C'était d'ordinaire l'heure à laquelle il s'y rendait, non pas tant pour prier Dieu, que pour jouir du spectacle, vraiment grand, que présente un édifice immense qui se voile des ombres de la nuit. Une lampe brûlait immobile au milieu du chœur, et sa lumière vacillante se reflétait pâle sur l'autel. Le silence de mort, religieusement solennel qui régnait alors ; l'ombre des piliers qui se dessinaient sur le fond grisâtre des murs, et qui s'évanouissait comme des fantômes dans les voûtes ; tout jusqu'à l'écho même de ses pas, avait pour lui un charme, un attrait indéfinissable. C'est là au milieu des objets qui partout vous présentent l'image d'un Dieu, où votre âme enveloppée d'une essence divine s'élève à la hauteur de son être, et contemple dans son vrai jour les œuvres du créateur ; c'est là que lui, il aimait à rêver à l'amour et à ses brillantes illusions. Longtemps il était resté plongé dans une méditation profonde, quand il en fut tiré par l'apparition de quelque chose qui se mouvait dans le haut de l'église ; et un instant après, il aperçut comme un objet blanc qui s'enfonça et disparut derrière l'autel. Il s'avança doucement et distingua une jeune fille à genoux sur le marche-pied de l'autel. C'était Léocadie. Elle était revêtue d'une longue robe de lin, un ruban couleur de rose dessinait sa taille svelte et légère. Oh ! qu'elle était belle en cet état ! On l'eût prise pour un de ces êtres célestes, une de ces créatures immortelles, telle que l'eût forgée l'imagination des poètes. Sa tête, aux longs cheveux d'ébène, pieusement inclinée vers le tabernacle annonçait que sa prière était finie. Elle se leva majestueuse, et d'un pas léger traversa la nef et sortit. Le lendemain, il la revit simple et modeste au milieu de ses compagnes ; et il conçut pour elle un amour fort et violent comme la passion qui l'avait fait naître.

Dix-sept ans, une figure douce et spirituelle, des manières agréables, une assez jolie fortune, avait fait de Léocadie la personne la plus intéressante et le meilleur parti de la Côte des Neiges où elle demeurait avec sa vieille tante. Oh ! Léocadie, pourquoi l'as-tu connu ce jeune homme... Tous les jours il se rendait chez la tante de Léocadie, et de plus en plus il attisait dans son sein ce feu dévorant, qui comme un volcan embrasé, devait un jour éclater terrible pour eux deux.

Il y avait déjà près de trois mois que l'étranger fréquentait Léocadie, il lui avait fait un aveu de sa flamme, de la passion qu'il ressentait pour elle. Et Léocadie était si bonne et si sensible. Elle savait qu'elle lui ferait de la peine en lui disant ce ne plus revenir ; et elle n'osait lui dire "qu'elle ne pourrait jamais l'aimer ; que son cœur à elle ne lui appartenait plus, qu'il était pour "un autre."... Ah ! que ne l'a-t-elle dit dès les premiers jours ; que ne l'a-t-elle renvoyé aussitôt qu'elle l'eût connu ; et qu'elle eût épargné de pleurs et de remords !... Avec son amour, une jalousie avait germé épouvantable dans le cœur de l'étranger. Il ne pouvait souffrir que quelqu'un parlât à Léocadie.

Sans cesse obsédée de ses importunités, elle déclara un soir à sa tante qu'elle ne voulait plus le voir, et la pria de le lui dire. Oh ! comme il en avait coûté à son cœur de faire cette réception à l'étranger. Si elle n'eût consulté qu'elle seule, peut-être ne l'eût-elle pas fait. Mais son devoir l'y obligeait ; c'est à ce devoir qu'elle obéit.

Dès que l'étranger eut appris de la tante de Léocadie que c'en était fait de ses espérances, qu'il ne la reverrait plus jamais ; dès ce moment il jura dans son cœur, dans son cœur d'enfer, de se venger de celle qu'il avait tant aimée, mais qu'en ce moment il sacrifiait à sa fureur et à sa jalousie. Il avait juré de tirer une vengeance épouvantable, et il ne songea plus dès lors qu'à préparer les moyens de consommer son abominable dessein. Et Léocadie, toujours innocente, toujours calme au milieu de l'orage qui se formait sur sa tête, ne pouvait pas même s'imaginer qu'on put lui vouloir le moindre mal ; tant la haine et la vengeance étaient une chose étrangère à son âme.

En partant l'étranger avait voulu voir Léocadie, et il lui avait dit avec un air de froide ironie "regarde le soleil, comme il est rouge ; " il est rouge comme du feu, comme du sang, " oui, comme du sang qui doit couler," et il l'avait quittée brusquement.

#### Art. 5.—LA VENGEANCE.

Cependant celui qu'elle aimait, celui que son cœur avait choisi parmi tous les autres, il s'était approché de Léocadie. Et lui aussi il lui avait déclaré son amour ; et il était payé du plus tendre retour. Depuis deux lunes ils s'étaient confié leur tendresse mutuelle, et les nœuds sacrés de l'hymen devaient bientôt les unir de liens indissolubles. Deux lunes s'étaient écoulées paisibles, sans qu'ils eussent entendu parler de l'étranger, qui pourtant ne cessait de veiller avec des yeux de vautour sur le moment de saisir sa proie.

Par un beau dimanche, après la messe, Léocadie et son amant, partirent ensemble pour aller se promener à la Montagne, et jouir du frais, sous les arbres au feuillage touffu. Ils cheminaient pensifs. Léocadie s'appuyait languissamment sur le bras de Joseph, (c'était le nom de celui qu'elle aimait) ; et tous les deux, les yeux attachés l'un sur l'autre, ils gardaient un silence profond, mais qui en disait plus que les discours les plus passionnés ; tant le langage du cœur a d'expression pour deux âmes pures qui sympathisent et s'entendent. Oh ! comme le cœur de Léocadie battait rapide sous le bras de Joseph qui la soutenait avec délicatesse, avec transport. Oh ! comme il était heureux Joseph, quand Léocadie lui disait avec sa charmante expression de naïveté, "ah ! si tu savais comme je t'aime." Et pendant les heures s'écoulaient nombreuses, et ils n'étaient encore arrivés qu'au pied de la Montagne. Ils mesuraient leurs pas sur le plaisir et le bonheur de marcher ensemble. C'est ainsi qu'ils se rendirent jusqu'à la petite tour ; et quand ils y arrivèrent, Léocadie était fatiguée. Elle voulut s'asseoir sur la verte pelouse, à l'ombre d'un tilleul dont les rameaux étendus formaient comme un réseau qui arrêtait les rayons du soleil. La tiédeur de l'atmosphère tout en énervant les membres, répandait dans les sens, cette molle langueur, ce je ne sais quoi, qui coule avec le sang dans les veines, et donne à tout notre être cette volupté délicieuse, qui amollit le corps et dilate l'âme, alors qu'elle nous plaît et nous embrase. Joseph, penché près sa fiancée, aspirait l'amour avec le parfum des fleurs. Léocadie elle, elle était préoccupée. Ses deux

grands yeux erraient distraits autour d'elle. Au moindre bruit elle tressaillait. La chûte d'une branche, le friselis d'une feuille, lui causaient une émotion pénible, dont elle ne pouvait s'expliquer la cause. Evidemment il y avait quelque chose qui l'inquiétait, et Joseph ne savait qu'en penser ; son cœur à lui, bon et sensible, souffrait de la voir en cet état.

— Oh ! ma Léocadie, lui disait-il, en lui serrant la main, qu'as-tu ? dis moi ce qui cause ton agitation. Craindras-tu quelque chose avec moi, avec ton Joseph qui est là, à tes côtés, qui veille sur sa bien aimée ?

— Mais je n'ai rien moi ; je ne vois pas où tu prends que je suis agitée.

Et tout en assurant qu'elle était tranquille, elle jetait tremblante la vue de tous côtés.

— Ah ! Léocadie, je vois bien que quelque chose t'occupe, mais tu veux me le cacher ; tu crains de me le dire, je croyais que tu m'aimais plus que cela.

— Eh bien regarde, dit-elle, regarde le soleil ; vois-tu comme il est couvert d'une teinte rougeâtre ; c'est ça qui m'inquiète. Je n'aime pas à voir le soleil rouge, il me fait peur.

— Ah ! folle, laisse cette idée ; c'est un enfantillage ; voyons ne t'en occupe plus.

Et Léocadie, comme si elle eut eu honte de sa peur, s'était caché le visage dans ses deux mains. En ce moment ils entendirent derrière la tour comme des pas d'homme, dont le son vibra affreusement sur chacune des cordes de son âme. Joseph n'y fit point attention ; et Léocadie sembla ne pas le remarquer, pour ne lui causer aucune inquiétude. Cependant, comme s'il y eut eu quelque chose qui agissait là, dans son âme, dans son âme prévoyante de quelque malheur, elle se retourna vers Joseph.

— Viens, lui dit-elle, je veux partir d'ici, je ne suis pas à mon aise. Ah ! viens-t-en. — Et elle voulait l'entraîner avec elle.

— Avant de partir, entrons du moins un instant dans la tour, avait répondu Joseph.

Comme ils mettaient le pied sur le seuil de la porte, un nuage passa de couleur rouge sur le disque du soleil ; et une ombre, une ombre de mort se répandit sur le visage de Joseph. A cette vue, Léocadie tressaillit, et une larme roula brillante sur sa joue. Joseph l'essuya, sourit et se penchant sur le front de Léocadie il lui donna un baiser. Au même instant, et comme si ce baiser eut été le signal que le monstre attendait pour exécuter son crime, il se précipita rapide comme la foudre, sur ses deux victimes. Léocadie n'eut reconnu l'étranger. Un couteau brille à sa main. Elle se rappelle le soleil de sang, jette un cri, pâlit, et tombe sans connaissance et sans vie, aux pieds de son assassin qui l'a frappée au cœur. Joseph s'est élancé sur lui. Il est sans arme, mais il veut venger Léocadie, ou bien expirer avec elle, avec elle qu'il aimait plus que la vie. Une lutte s'engage violente, l'étranger enlève Joseph dans ses bras nerveux, et le terrasse sous lui. Un genou sur sa poitrine, il le suit à la gorge. Le malheureux fit de vains efforts pour se débarrasser des serres de fer qui l'étranglaient. Ses yeux roulaient convulsivement dans leur orbite, ses nerfs se roidirent et tous ses membres se tordaient affreusement. L'assassin ne lâcha prise, qu'après que le râle creux de la mort l'eut assuré que sa vengeance était satisfaite.....

#### Art. 6.—LE LOQUET.

Ayant fini sa lecture, il ploya avec soin ses feuilles à demi déchirées, et les enferma dans une boîte, d'où il tira une espèce de petit loquet.—Approchez, me dit-il ; voici des che-

veux de Léocadie. Elle portait ceci à son cou ; et ce que vous voyez au revers est de la propre main de Joseph.

On lisait cet acrostiche, au bas d'une miniature de Léocadie :—

Le Dieu qu'à Cythère on adore  
En tes yeux fixa son séjour ;  
Ornés de cils, mouillés encore,  
C'est là que repose l'amour.  
Vh ! qui peut égaler les charmes  
De ces yeux qu'amour embellit,  
Iris devant eux rend les armes  
Et va se cacher du dépit.

Eh bien, me dit-il ensuite avec un air calme et un ton solennel " vous avez entendu : " Rappelez-vous de votre promesse ! "

Je m'éloignai rapidement de cet individu.

G. B.

Nous remercions notre ami pour la permission qu'il nous a donnée de republier, dans notre journal, la jolie nouvelle ci-dessus, qui lui fait tant honneur. Nous nous flattons qu'après nous avoir permis de publier l'essai de ses premières années, il voudra bien nous en adresser quelques autres. Un talent comme le sien mérite assurément d'être cultivé.

## MŒURS JUDICIAIRES.

### L'AVOCAT D'AUTREFOIS ET L'AVOCAT D'AUJOURD'HUI.

L'Avocat est le type le plus commun de l'orateur parlementaire.

Il y a l'avocat des Fluids civils, l'avocat des Cours d'assises et le procureur du roi, autre genre d'avocat, et enfin l'avocat à la Tribune.

Considéré sous ces trois aspects, nous avons tout l'Avocat.

Si l'on voulait assimiler aujourd'hui l'Éloquence judiciaire et l'Éloquence parlementaire, les termes mêmes de la comparaison manqueraient. Car rien n'existe plus de cette éloquence du Barreau qui avait jadis une forme, un caractère, une physionomie à soi. Mœurs, études, législation, hiérarchies, langage et jusqu'au goût du public, tout est changé.

La foule oisive et lettrée qui cherche les émotions scéniques et qui fait les célébrités, allait ouïr des plaidés et des sermons, et hantait les théâtres, les palais et les églises, lorsque la Presse était esclave.

Mais depuis que le public a les émotions à la fois violentes et positives de la Tribune et de la Presse, il a déserté les églises, les théâtres et le barreau.

Si l'on va encore à l'Opéra, c'est pour voir les beaux pieds des danseuses, c'est pour entendre les sursauts de Rossini, et uniquement parce que la perfectibilité indéfinie de nos mœurs n'a pas encore amené l'usage des rondes et des gambades sur la scène du Palais-Bourbon.

L'art de nourrir et engraisser les procès et de grossier des requêtes et écritures, a décliné de son antique splendeur. On gagne davantage à arranger des procès qu'à les plaider. L'avoué du temps présent est un juge de paix officieux qui concilie les parties, argent sur table.

Il fallait jadis des bibliothèques hautes de dix coudées pour loger convenablement le

Digeste et les Nouvelles, les Edits royaux et les Coutumes, avec leurs scholies et leurs dérivés. Grâce à Dieu, les voilà qui dorment tous, sans que personne y touche, dans leur respectable poussière !

Un in-folio de mille pages, garni à double renfort de ses fermoirs de cuivre, ne contenait qu'un seul traité sur les Substitutions ou sur la Garde noble. Aujourd'hui, un gros petit in-dix-huit enserme tous les Codes de l'empire français, à savoir le civil et le criminel, et le commercial et le militaire, et le correctionnel, et le rural, et le forestier, bien plus, avec notes et commentaires. Il n'y a pas d'étudiant qui, en allant au bal champêtre du Ranelagh ou de Romainville, ne puisse emporter dans sa poche toute la loi et les prophètes.

Et si je disais que le Code civil est encore trop épais de deux doigts ! Si je disais qu'on pourrait, sans dommage du surplus, en abattre des pans entiers, le quart peut-être ! On ne fait presque plus de testaments, encore moins de donations. Toutes les thèses sur la divisibilité et l'indivisibilité des Obligations, ne sont plus que des arguties d'école. On coupe une Succession en autant de parts égales qu'il y a d'héritiers. Chacun, pour son tiers ou son sixième, enterre son mort, pleure ou ne pleure pas, donne quittance, prend son lot et s'en va. Il n'est plus bruit de questions d'État, cette mine si féconde de scandale et d'éloquence ; et, en vérité, qui aurait intérêt à se greffer sur de grandes familles, depuis qu'il n'y a plus ni grandes familles, ni grandes fortunes, ni titres, ni privilèges héréditaires ? La chicane a été cernée de tous côtés par l'égalité.

Depuis aussi que l'on a mis la science à la portée de tout le monde, il y a tant de savants, qu'il n'y a plus de savants ; car on ne retient bien que ce qu'on apprend difficilement. Cujas, couché sur ses livres, usait de son genou le pavé de sa chambre. Pothier veillait les nuits, et se cloîtrait comme un chartreux, dans l'étude solitaire du droit. Aujourd'hui, nous ne rencontrerions peut-être pas un seul avocat qui sût rédiger une consultation, dresser une thèse, argumenter par argumentation, faire un livre. Un avocat est un homme aimable, qui a de charmantes manières, qui mène à grandes guides un élégant whisky, qui dompte un cheval fougueux, qui peigne ses moustaches, qui a bon feu, bonne compagnie et qui joue à la bouillotte.

Eh qui donc maintenant se résignerait à faire un seul jour de halte dans son village, dans son état, dans ses plaisirs, et dans son ambition ? On ne monte le premier degré de l'échelle que pour arriver au second qui conduit au troisième, et ainsi de suite. Le magistrat n'est pas fait pour juger comme un Dandin immovible, mais pour avancer, se pousser, se hausser et se faire place tant qu'il y en aura. Il est immovible de son titre, il ne l'est pas de sa personne, et arrêtera les autres !

Le substitut aspire à devenir juge d'audience, et quand il sera juge d'audience, juge d'instruction, et quand il sera juge d'instruction, vice-président au chef-lieu, et quand il sera vice-président, président, et quand il sera président, conseiller à la Cour royale, et quand il sera conseiller, président de chambre, et quand il sera président de chambre, premier président, et quand il sera premier président, conseiller à la Cour de cassation, et quand il sera conseiller à la Cour de cassation, président de section, et quand il sera président de section, premier président, et quand il sera premier président, pair de France, et quand il sera pair de

France, Chancelier. A la bonne heure ! parlez-moi d'un juge inamovible de Pontoise ou de Quimper, qui a dans sa giberne la simarre de d'Aguesseau ! A son tour, l'avocat, beau parleur, vise de prime vue au ministre, non pas de la Justice, allons donc ! mais de la Marine ou des Affaires Etrangères. Un homme comme lui ne peut aller qu'en compagnie d'ambassadeurs ou de princes. Eh, messieurs de la toque et de l'hermine, avec cette vanité démesurée, avec cette ubiquité pétulante, avec cette ambition sans limites et sans repos, nimez donc votre état, soyez indépendants, faites des études, méditez saintement dans les lares de la justice ! Sans doute, et qui ne le sait comme moi, il y a encore des juges, des greffiers, des gens du roi, un prétoire, une buvette, mais il n'y a plus de mœurs judiciaires.

La magistrature et le barreau ne sont plus des professions, mais des métiers ; on les fait sans amour, comme on les a pris sans vocation.

Tel avocat plaide tout botté et éperonné, les yeux et le cerveau encore plongés dans la molle ivresse du champagne, qui eût sabré à ravir les Bédouins de l'Algérie.

Théotime le Substitut, après avoir le matin, demandé d'une voix lugubre force condamnations aux galères, fredonne le soir gaiement un air de Bellini, dans les coulisses de l'Opéra.

Le client, qui a vu l'avocat de sa cause et l'avocat du roi se gourmer à l'audience et se prendre quasi aux cheveux, est tout ébahi de les rencontrer le moment d'après, à deux pas du Palais, qui allument leurs cigares à la même flammèche et qui se renvoient, en jouant, des bouffées de tabac. Quels comédiens ! et qui est-ce qui n'est pas aujourd'hui comédien ?

Où est le temps où les juges, levés à quatre heures du matin, couchés le soir à huit heures, allaient aux plaids, montés sur des mules, à travers les rues fangeuses de la cité ? Ils ne sortaient du logis que pour juger ou pour prier. Aujourd'hui, on ne rencontre sur les bateaux à vapeur et dans toutes les carrossées, que des magistrats sollicitateurs en familiarité de commis marchands. Jadis un juge blanchissait et mourait sous le même harnais. Aujourd'hui, ce juge ne fait que postillonner et postuler. Il change de jugeries, comme un officier de garnisons. Ne les pressez pas de vous libeller un arrêt en forme pendant qu'ils sont sur les routes et ne les dérangez pas pour si peu, je vous en conjure ; aussi bien, ne voyez-vous point qu'ils sont occupés à écrire en style romantique leurs *Impressions de voyages* ?

Soyez d'ailleurs éloquent, c'est-à-dire soyez court avec un client qui mesure votre parole à l'heure, et avec des juges qui ont besoin de ne pas laisser chômer l'audience ! Car il ne s'agirait pas qu'un naïf avocat s'en vint dire aux juges après deux heures de plaidoieries : " Messieurs, si j'abrégais !—Comment ? abrégé ! Allez, avocat, allez toujours ! Il faut bien que nous paraissions gagner, vous vos honoraires, et nous nos épiques."

Pour comble d'infortune, la Révolution, révolution maudite ! n'a guère, de l'avocat antique gardé que le capuchon. O temps ! ô mœurs ! ô vénérable trésor des sacrés et incompréhensibles adages ! ô langue de nos pères, langue du vieux barreau, langue savante et mêlée de grec et de latin, et quelquefois de français ! Tout est changé, tout est perdu ! Ne voilà-t-il pas qu'on exige que l'avocat parle peu et qu'il parle comme tout le monde ?

En effet, on ne serait plus reçu à citer, en plaidant, les Pères de l'Eglise, Saint Basile et saint Chrysostôme, ou les fragments de Gaius retrouvés, ou les apophthegmes du grand Papinianus. On ne jurerait plus la main levée, sur la parole d'Aristotèles. On a seulement dans son cabinet, sous belle montre, Cujas, Dumoulin, d'Aguesseau, Pothier, Merlin, reliés en maroquin superfin avec des filets dorés, comme on a sur son guéridon des figurines de bronze ou des magots de la Chine ; mais on ne les lit pas, et l'on se contente de les saluer, en passant devant eux, comme pour les prier de vouloir bien prendre la peine de ne pas se déranger. Un avocat qui expectorerait du latin et du plus beau, du latin d'Ulpianus, ne serait compris ni de ses clients ni peut-être de ses juges, et il ne prouverait rien, sinon qu'il vient d'être tout frais reçu bachelier ès-lettres et qu'il peut le faire voir !

Aujourd'hui, dire le fait c'est tout dire : un mot de la loi, et encore ! encore ! Mais par exemple, la jurisprudence des arrêts sonne agréablement à l'oreille du juge. On lui remontre que ses prédécesseurs, de glorieuse mémoire, ont, dans une occurrence semblable à celle-ci, jugé de telle manière, et alors le juge, par esprit de corps ou par paresse, s'incline et répond : Amen ! Qui sait couramment bien son Sirey ou son Dalloz, est un jurisconsulte suffisant, un Bayard encapuchonné, un avocat sans peur et sans reproche.

Les affaires se sont tellement réduites et amoindries, que des avoués doués d'une parole simple, nette et brève, qui se borneraient à exposer le fait, à lire les actes et les pièces substantielles et décisives, à mettre le sinet sur l'article du Code et à citer les arrêts conformes, suffiraient à vider les trois quarts des causes civiles. Le Barreau, de tous côtés, échappe aux avocats. Pour eux, les jours de la désolation se sont levés. Hélas ! hélas ! les dieux, les rois et les procès s'en vont.

Il n'y a donc plus de comparaison à établir entre l'Eloquence de la Tribune et l'Eloquence du Barreau, puisqu'il n'y a plus et qu'il ne peut plus y avoir d'Eloquence du Barreau.

Il n'y a plus d'Eloquence qu'en matière criminelle, mais par Jupiter, quelle Eloquence !

Mouche du pamphlet, bourdonnez aux oreilles des avocats et de la magistrature. Vous avez assez piqué les ministres et les rois !

Si un autre Corneille faisait dans sa décrépitude, représenter *Agésilas*, on lui crierait : *Solve senescentem !*

Si l'harmonieux Rossini venait à déchirer notre tympan avec de faux accords, on lui repartirait par un accompagnement de clefs forées.

Si la sylphide de l'Opéra, si la divine Tagliani, au lieu de voltiger dans l'air, ne descendait sur le plancher du théâtre que pour y boiter et faire de faux pas, on aurait l'impertinence de lui jeter des pommes cuites.

Si les marquis et les vicomtes de l'inimitable Poquelin s'avisait de cracher dans un puits pour y faire des ronds, on rirait, d'un fou rire, des vicomtes et des marquis.

On persille les rois, on siffle le génie, la gloire, l'éloquence, les musiciens, les vicomtes et les danseuses, et je ne vois pas pourquoi l'on ne sifflerait pas les magistrats sifflables.

CORENIN,  
*Livre des Orateurs.*

## ÉDUCATION.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

## SUR L'INSTRUCTION ET L'ÉDUCATION MORALES ET RELIGIEUSES A DONNER AUX ENFANS.

[Continuation.]

Nous vous supposons donc arrivés vous et votre élève, à Joppa ou Jaffa. Il faut commencer par lui dire que vous n'êtes plus qu'à quarante cinq milles de Jérusalem. Afin de ne pas trop lui en dire, bornez-vous, pour le présent, à une courte description de ce port de mer, un des plus anciens qu'on connaisse. C'est ici que Jonas s'embarqua, et, sur la mer, il fut jeté à l'eau et avalé par une baleine qui le rendit ensuite. Remarquez à votre élève ce que figure ce trait, car il faut avec les enfans comme avec soi-même, rechercher et trouver dans tous les évènements historiques, la cause, la suite et l'effet, et, comme la religion doit être la base de toutes nos connaissances, c'est surtout quant aux faits consignés dans l'Ancien Testament, qu'il faut, avec discernement, appliquer cette règle. Comme tous les enfans ont plus ou moins entendu parler du temple de Salomon, montrez-lui, sur la carte, le mont Liban, et dites-lui que des bois de beaux cèdres, connus sous le nom de cèdres du Liban, furent apportés en vaisseaux, par la mer, débarqués à Jaffa, et delà, transportés à Jérusalem pour y servir à la construction du temple. Il n'est pas nécessaire d'entrer pour le présent, dans de plus grands détails historiques sur cette place ; vous pourrez, plus tard, lui en dire plus long.

Comme je suppose au parent ou à l'instituteur des connaissances historiques, géographiques et autres, sur ces pays, il suffit d'observer qu'il ne faudra omettre aucune occasion, sur la route, de converser avec l'enfant ou le faire parler, comme vous le feriez, si vous étiez véritablement sur le chemin qui conduit de Jaffa à Jérusalem. S'il l'ignore, dites-lui que les chemins n'y sont pas fort beaux, et qu'on n'y trouve ni *turnpikes*, ni *rail-roads*, ni *stages*, etc. ; que des mules à monter, ou un mauvais chemin à parcourir à pied, sont les deux seuls modes de voyager que l'on ait ici.

Avant d'arriver à Jérusalem, préparez-le, par quelques observations convenables, à ce qu'il doit s'attendre à voir dans cette ville autrefois si fameuse. Que l'idée principale qui doit vous dominer, ne vous laisse pas : rappelez-vous bien qu'il s'agit de commencer vos voyages historiques, par visiter le pays qui est entre le Tigre et l'Euphrate, ou, au moins, dans les environs de ces deux rivières. Ainsi, ne séjournez pas, pour le présent, à Jérusalem, mais donnez-en la raison à l'enfant, et dites-lui que vous y reviendrez prochainement, ce qui ne manquera pas, en effet, d'être le cas, puisque, du temps même d'Abraham, Melchisedech, roi de Salem, (nom que portait alors Jérusalem,) et prêtre du Très-Haut, y demeurerait.

Vous voilà rendus à l'endroit où l'on suppose, avec assez de raison, qu'était le paradis terrestre. Arrêtez-vous ici, et dites à l'enfant de prêter à ce que vous allez lui raconter, une attention toute particulière.

Commencez, de suite, l'histoire de la création, et si votre élève a déjà étudié cette partie de l'histoire combinée avec la géographie, d'après le plan que nous tracerons dans un prochain article, vous pourrez l'habituer, insensiblement, à exercer ses propres forces, l'aider là où il le faudra, et lui faisant, de bonne heure, contracter l'habitude d'être clair, précis, correct et énergique. Vous pourrez alors, en commençant par la création, parcourir, de pas en pas, l'histoire de l'Ancien Testament, soit d'après la méthode à laquelle nous venons de faire allusion et dont nous aurons occasion de parler plus au long, ou

quelque autre plus commode et meilleure, si vous en connaissez.

Comme il ne s'agit, pour le présent, que de l'histoire sacrée, bornez-vous à cela, et lorsque, après les événemens rapportés dans l'Ancien Testament, vous aurez parcouru les lieux dont il est question dans le Nouveau, il sera temps d'aborder l'histoire profane, toujours la carte en main et avec les yeux de l'histoire, la géographie et la chronologie.

Il est à peine nécessaire d'observer que le plan suivant est destiné pour les écoles, car loin de nous l'idée que l'on pourrait de suite l'appliquer dans les catéchismes, surtout à la campagne.

Il faut donc, à notre avis, commencer par enseigner aux enfans, les parties les plus saillantes de la Géographie, v. g. les points Cardinaux, les Continents, les cinq grands Océans, les mers, les grandes divisions du globe, les différens pays, les montagnes, rivières, lacs, la latitude, la longitude, les tropiques, les positions relatives ; les habituer à voir, de suite, dans quelle direction un vaisseau fait voile, pour se rendre d'un port à un autre, les principaux caps, promontoires, les capitales, les îles les plus remarquables, etc., en un mot, leur faire saisir le squelette, pour ainsi dire, de la géographie. Cela fait, dites aux enfans, de vous indiquer quelle route aura à parcourir un vaisseau pour se rendre de Montréal au roc de Gibraltar ; dites leur, ensuite, que vous désirez vous rendre à Joppa, que vous leur montrerez en leur expliquant que c'est le premier port de mer que l'on rencontre à la partie est de la Méditerranée ; dites leur, que de l'Amérique à Gibraltar, il y a à peu près 4000 milles, 2000 milles de Gibraltar à Joppa que l'on connaît aussi sous le nom de Jaffa. Rendu là, annoncez leur que vous n'êtes qu'à 45 milles de Jérusalem. Faites leur comprendre que vous les conduirez en esprit, dans cette ville dont ils ont tant entendu parler ; mais qu'il faut, au préalable, que vous leur fassiez connaître beaucoup de choses curieuses et intéressantes. Montrez leur de suite, sur une bonne carte, le Tigre et l'Euphrate, ainsi que la Babylonie c. a. d. le lieu où elle était. Dites leur que c'est à peu près là qu'était le Paradis Terrestre où Dieu plaça Adam et Eve, après les avoir créés. Faites suivre ces explications, d'une histoire abrégée, mais claire de la création, de la chute de nos premiers parens, par suite de leur désobéissance, leur expulsion, etc. ; l'assassinat d'Abel par son frère Caïn, la cause de ce malheur, les suites qui en sont résultées, etc.

Après leur avoir dit que les hommes devinrent bien méchans, montrez leur le Mont Ararat, en Arménie, et dites leur que ce fut là où se reposa l'arche après le Déluge. Donnez leur ici, une histoire amusante du Déluge, de sa cause et de ses suites.

Vous leur dites que les trois fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, s'étant dispersés, les premiers établissemens se formèrent, en toute probabilité, dans la Babylonie, dans le voisinage du Tigre et de l'Euphrate. Dites leur ce qui arriva au sujet de la Tour de Babel, et faites leur comprendre combien la folie et l'orgueil de ceux qui la bâtissaient, étaient grandes.

Vous voilà donc arrivés à la confusion des langues et à la dispersion du genre humain dont il vous sera facile de leur donner une idée.

Le temps des patriarches vient naturellement se présenter ; montrez aux enfans, la terre de Canaan, dites leur qu'Abraham fut s'y établir avec Tera son père, par l'ordre de Dieu ; qu'ils vinrent d'Ur ville de la Mésopotamie dont vous leur aurez déjà parlé. Il vous sera facile de leur faire connaître l'histoire d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, suivra celle de Joseph, si instructive, si belle, si intéressante.

Vous vous serez imperceptiblement rendus au départ des Israélites, de l'Égypte. Vous leur en expliquerez les causes et les circonstances, et ce qui arriva par rapport à Moïse que Dieu destinait à être le chef et le législateur de son peuple. Montrez leur la mer rouge, expliquez leur comment les Israélites la passèrent, ce qui arriva à l'armée de l'injuste Pharaon ; faites leur connaître et admirer les desseins

marqués de la Providence, dans la marche longue et tortueuse des Israélites dans le Désert. Vous les conduirez au pied du Mont Sinaï ; ne perdez pas l'occasion de leur faire comprendre combien il est puissant et bienfaisant en même temps, ce Dieu qui du haut de la Montagne, donna sa loi à son peuple. Voyez vous ici, de quel avantage va vous être ce qui précéda, pour graver, non pas mécaniquement, mais par un précedé intellectuel qui laissera des traces ineffaçables, dans le cœur des enfans, la connaissance des Commandemens de Dieu, etc.

Vous leur montrerez où était la terre promise, vous leur expliquerez pourquoi Moïse n'y entra pas : ce sera le moyen de leur faire comprendre l'importance d'être ferme dans sa foi. L'entrée des Israélites dans la terre promise, sous la conduite de Josué, vous fournira des incidens intéressans dont vous pourrez amuser les enfans.

(A continuer.)

Nous prions nos confrères journalistes à qui nous adressons la *Revue*, de vouloir bien nous envoyer leurs journaux en échange.

Ceux de nos abonnés qui ne recevront pas régulièrement le journal, ou qui auraient à se plaindre de quelque irrégularité de notre part, voudront bien en donner avis au bureau de la *Revue*, afin qu'on puisse de suite y remédier.

Nos agents voudront bien nous faire parvenir les noms des nouveaux souscripteurs le plus tôt possible.

## La Revue Canadienne.

MONTREAL, 11 JANVIER, 1845.

### HISTOIRE DE LA SEMAINE.

Que dirons-nous de notre bonne ville de Montréal ? Ce qu'elle a fait, ce qu'elle a dit, ce qui s'est passé dans son sein pendant la dernière semaine ? Nous dirons que le calme est à peine rétabli après l'agitation de la joie, des plaisirs et des fêtes. Nos députés sont revenus à leurs postes, frais et dispos, sans doute, après la vacance parlementaire ; ils ont manqué à notre ville pendant leurs quelques jours d'absence. Car, vous savez que le député est à la mode et fait fureur depuis l'ouverture de la présente session. Chacun de se demander : êtes-vous allé à la Chambre ? avez-vous entendu parler les membres ? C'est tout naturel. Montréal possède pour la première fois, dans ses foyers, les corps législatifs de la Province-Unie. Pour nous, nous sommes allé déjà dans l'enceinte du parlement ; nous nous sommes assis là pour jeter un coup-d'œil sur les hommes que le pays envoie représenter ses intérêts et à qui il confie le soin de ses affaires : nous avons écouté les mandataires du peuple, et assurément, comme Canadiens, nous avons éprouvé un bien vif plaisir à entendre nos députés et à les voir réunis, à voir leur bonne tenue, leur noble maintien, plein de dignité et d'indépendance. On éprouve encore de l'orgueil national, en pensant combien la patrie a là de nobles enfans pour la défendre, de combien de beaux talens elle peut être fière et se faire gloire, et aussi les

nombreux élémens de stabilité, de prospérité et d'avancement qu'elle possède dans son sein.

Dans quelques jours, amis lecteurs, nous vous conduirons au milieu de l'Assemblée Législative, en vous faisant voir de plus près, dans une esquisse parlementaire, la physionomie des divers partis, le coup-d'œil général et particulier, les chefs et les soldats, ceux qui parlent et ceux qui ne parlent pas, ceux encore qui parlent beaucoup trop et ceux qui ne parlent pas assez, ceux qui, parlant toujours, interrompent sans cesse leurs adversaires et qui se fâchent tout rouges, quand ils sont interrompus ; les logiciens, les argumentateurs, les discoureurs, les récitateurs, les improvisateurs ; ceux qui font tant de bruit et si peu de besogne ; ceux enfin qui sont venus à la Chambre pour les intérêts de leurs constituans, en particulier, et pour ceux du pays en général, et ceux qui semblent n'y être venus que pour arrêter, entraver la marche des affaires, discourir à perte de vue, qui péroreront de *omni re et quibusdam aliis*, n'oubliant rien, si ce n'est de finir.

Parlerons-nous du grand Bal des Célibataires, (les mauvais sujets !) dans notre petite histoire de la semaine ? Mais sans doute, lecteurs, vous y êtes tous allé : tout le monde y était. Les gens y sont venus de Québec comme de Toronto, des townships les plus reculés, de partout. Et c'était bien le plus beau, le plus magnifique, le plus splendide, le plus brillant bal qui se soit jamais donné, un bal digne de la capitale de Montréal et des célibataires de cette célèbre ville. D'ailleurs, comment pouvoit-il en être autrement ? Ces messieurs sont si aimables, si galans, si gentils ! on les aime tant dans le monde ! Que deviendrait, non seulement notre société, mais toute espèce de société, nous pourrions presque dire que deviendrait l'ordre social, sans ces messieurs ? Oh ! célibataires, mes amis, ne craignez rien, vous êtes en réquisition, vous êtes nécessaires, vous êtes populaires ! Ceci s'entend des vieux comme des jeunes.

Puisque nous parlons de bals, nous pouvons vous dire un mot des *Assemblées*, ou plutôt des *Soirées* publiques que l'on propose pour ce mois-ci et les suivans. Nous sommes heureux de voir une pareille idée mise à exécution. De petites causes produisent de grands effets. Dans une ville comme la nôtre, composée de tant d'élémens divers, la réunion, de temps à autre, des diverses classes de la société, des origines différentes, dans une salle de bal, pour s'égayer, s'amuser, peut avoir sur notre société, sur les mœurs publiques, plus d'influence que l'on peut d'abord penser. C'est le moyen de donner à la société Canadienne quelque physionomie qui lui soit propre, un caractère, un ensemble. Aujourd'hui, elle n'a rien de tout cela. C'est une bigarrure de toutes couleurs, de toutes sortes d'allures, de tons, de manières, de mœurs. Il y a telle petite société composée exclusivement de Canadiens-français, telle au-

tre d'Anglais, telle autre d'Écossais, telle autre d'Irlandais, telle autre d'Américains. Mais ne serait-il pas bon de réunir de temps à autre tout ce monde-là, de leur faire avoir entre eux des relations de société, comme chaque jour ils peuvent avoir des relations d'affaires ? Est-ce que cela ne ferait rien pour la morale publique ? Nous pensons que de semblables réunions ont un bien bon effet, et nous espérons que nos compatriotes iront en foule aux *Soirées*, et surtout qu'elles seront embellies par la présence de nos dames Canadiennes.

## THE LITERARY GARLAND.

Nous accusons la réception du 1er. No. de la 3me. série de cette jolie et intéressante publication. La *Guirlande Littéraire* est composée de fleurs exotiques et du pays. Elle renferme un excellent choix de morceaux de prose et de poésie, une jolie gravure sur acier, et un morceau de musique. A ceux de nos compatriotes Canadiens qui aiment à suivre les progrès de la littérature anglaise au Canada, et à ceux qui veulent encourager des efforts comme ceux que les propriétaires de la *Guirlande* font chaque jour pour propager le goût des lettres, nous recommandons le dernier No. de Janvier. Ils verront que cette publication est bien digne d'orner leurs bibliothèques.

## MÉLANGES.

## Du Courrier des Etats-Unis.

## CHRONIQUE PARISIENNE.

Paris, 25 novembre.

Il en est des gens du monde comme des comédiens. Les uns et les autres veulent qu'après les voyages de la belle saison leur rentrée produise de l'effet le plus possible.—Nous parlons des gens qui considèrent le monde comme un théâtre sur lequel ils prétendent tenir les premiers emplois et jouer les rôles importants. Pour ces acteurs de salons, tout le secret est de retarder le moment où ils doivent paraître : l'effet désiré repose tout entier sur les calculs d'une habile temporisation. L'art de se faire attendre est quelquefois le secret des grands succès. Mais n'allez pas croire que ce soit là une chose facile. Rien n'est plus dangereux que l'absence, et pour en tirer profit il faut la ménager avec adresse, avec coquetterie, avec précision. L'absence a deux époques distinctes et variables : dans la première, on vous désire ; dans la seconde, on vous oublie. Le grand art est de discerner et saisir l'instant suprême, l'heure favorable où vous pourrez recueillir les bénéfices en esquivant les périls. Il faut encore que l'absence soit transparente ;—il faut avoir semé des souvenirs qui fleurissent pendant que vous n'êtes pas là ; il faut savoir se manifester secrètement, comme ces génies invisibles qui se révèlent sans se montrer. Voilà le difficile ; voilà ce qui n'est pas à la portée de toutes les prétentions.

Cette tactique exige avant tout une parfaite connaissance du monde et une juste appréciation de soi-même ; puis, viennent les soins ingénieux, les ruses délicates, le charlatanisme finement dissimulé. A ce jeu-là, comme à tous les autres, la fortune favorise quelques joueurs et trahit le plus grand nombre. On perd surtout pour avoir trop attendu ;—vous manquez votre effet pour avoir voulu vous faire désirer plus longtemps que vos moyens ne vous le permettaient. Les femmes, qui dans la comédie de salon tiennent l'emploi des grandes coquettes, apportent chaque hiver à leur rentrée de longs délais et de savants retards. Elles attendent que les débuts soient terminés. De charmantes ingénues, qui n'étaient pas redoutables l'année dernière, passent à l'emploi des premiers rôles en vertu des privilèges du mariage. On les fête, on les applaudit, la concurrence serait périlleuse ; attendons que le premier

moment d'enthousiasme se soit évaporé. La foule, qui fait les réputations et qui aime les nouveautés, va choisir parmi ces nouvelles venues quelques divinités offertes au culte de la mode ; on s'empressera autour d'elles ; on proclamera leur supériorité ; elles auront dans leur parti les troupes légères qui forment l'avant-garde de l'opinion ; elles auront aussi tous les fâts repoussés ailleurs et enchantés de voir renaitre leurs espérances de conquêtes.

La mode est sans mémoire pour les anciens triomphes, sans religion pour les idoles d'hier. On dira bientôt d'une de ces nouvelles merveilleuses : "C'est la reine des salons" Et la grande coquette, qui n'aura pas encore reparu dans le monde, conservera la radieuse sérénité de son amour-propre et pourra répondre tout bas : "On l'a proclamée reine parce que je n'y étais pas." Forte de cette encourageante conviction, il ne lui reste plus qu'à se tenir prête pour le moment décisif où le succès de la débutante aura jeté son premier feu. Alors l'enthousiasme se repose pour reprendre haleine, l'envie et la jalousie relèvent la tête, la critique signale quelques défauts, les fâts, encore une fois déçus, passent à l'ennemi : la réaction est flagrante.—Reparaissiez maintenant, vous que le monde admire depuis longtemps, et vous reprendrez vos anciens droits, vous retrouverez vos anciens courtisans. Votre absence vous a sauvé du danger de la lutte, vous n'avez pas été vaincue, et il en sera encore ici comme au théâtre, où la reprise d'un ancien chef-d'œuvre produit souvent plus d'effet que la nouveauté la plus brillante.

Ne pas se hâter de reparaitre dans les salons lorsqu'ils se rouvrent, c'est dire au monde que l'on peut se passer de lui, et le monde vous estime et vous recherche d'autant plus que vous semblez attacher moins de prix à ses agréments ; il épuise alors toute son amabilité, toutes ses grâces pour vous attirer et vous captiver.

Dans presque toutes les circonstances de la vie, l'avantage est pour ceux qui se présentent les derniers. La mode en cela ne fait que suivre un principe salutaire que la raison et l'expérience appliquent souvent aux affaires sérieuses et aux intérêts les plus graves.

Jusqu'à l'ouverture des salons, la littérature et le théâtre fourniront presque seuls des alimens à la chronique parisienne.—contenons-nous donc d'une petite anecdote que nous donne aujourd'hui le sport :

Un de nos dandys les plus connus sur le turf a reçu de la nature, outre autres dons heureux, une force herculéenne. Très fier de cet avantage, qu'une bonne éducation a singulièrement développé, on l'a vu souvent regretter que sa position sociale ne lui permit pas de faire briller publiquement son mérite. De même que Louis XIV maudissait la grandeur qui l'enchaînait au rivage, notre dandy déplore en maintes circonstances la condition aristocratique qui enchaîne son bras puissant et qui retient son poing formidable élegantement emprisonné dans un gant jaune.—Mais il se dédommage en particulier des sacrifices qui lui sont imposés en public, et, sous ce rapport, il imite encore le grand roi, que ne dédaignait pas de battre ses gens, lorsque ses ministres ou ses favorites l'avaient mis en colère. Le dandy a plusieurs domestiques ; il en change souvent, et chaque fois qu'il en met un à la porte, il lui administre préalablement une vigoureuse correction. C'est à peu près le seul moyen qu'il ait d'exercer de temps en temps la pesanteur de son bras, et de pratiquer les leçons que lui a données un habile professeur dans l'art de boxer.—Dernièrement notre héros s'étant levé de fort mauvaise humeur, trouva deux de ses gens en faute ; c'était une double bonne fortune qu'il se garda bien de négliger. Il s'empressa donc de retrousser ses manches pour donner congé à Tom et à Pierre. Ce fut Tom qui comparut le premier devant son maître irrité ; ou lui adressa de violents reproches, il osa répliquer, et aussitôt une grêle de coups de poings fondit sur le pauvre diable. Quand le valet eut reçu son compte, le gentleman lui dit :—Je te chasse.

Puis ce fut le tour de Pierre. Mais Pierre était un garçon qui avait une mauvaise tête et de bons bras, il connaissait ses droits mieux que ses devoirs, et il n'eut pas plutôt reçu un coup de poing qu'il en rendit deux. Le groom révolté continua vaillamment la lutte et finit par terrasser son noble adversaire. Après sa défaite, le gentleman se releva tranquillement et dit à Pierre :—Toi, je te garde.

"Qu'est ce qu'un nom ?" dirons-nous, puisque celui du fameux Rothschild n'a pu lui faire obtenir un crédit de six sous. Ce banquier millionnaire ayant été surpris dans la rue par un grain de pluie, et ne rencontrant point de voiture de place, s'était tout simplement jeté dans un omnibus qui passait. Arrivé en face de la Bourse, il fait signe au conducteur d'arrêter, met pied à terre, et se dirigeait déjà vers le temple de la Fortune, absorbé dans les opérations financières du jour, quand le conducteur s'écrie : "Arrêtez ! vous n'avez pas payé votre place."—"Ah ! j'oubliais" fit le baron en commençant à chercher dans sa poche que par malheur il trouve vide, fait qu'il expose au conducteur. "Pas

de mauvaise plaisanterie, *fareur!* reprit le conducteur, il faut en finir et vite même, car je ne puis pas attendre ici tout le jour." Je n'ai pas de sous, ajoute le financier, mais voici ma carte et....." Le conducteur repoussa la carte et interrompit les excuses du baron par un torrent d'injures. "Insolent ! Je suis le baron de Rothschild.—*Commais pas, je veux mes six sous.*" Le banquier, tout à la fois irrité et amusé de l'aventure, tire de son portefeuille un coupon de 80,000 fr. de rentes 5 p. 0/0 de l'État, et demande le change à son persécuteur. A l'instant même arrive un ami qui, au grand plaisir des deux parties, paye les malencontreux six sous. Alors le conducteur, comme frappé de remords, fit une profonde révérence, et assura le baron que, s'il était réellement sans argent, il lui prêterait dix francs avec plaisir.

Le célèbre amiral Cochrane vient de mourir. Il était célèbre en Angleterre pour un procès qu'il avait eu, en 1805, devant la cour des pairs d'Angleterre, pour une manœuvre de bourse dont il fut parlé à cette époque dans toute l'Europe. Un jour du mois de décembre 1804, vers midi, l'on vit arriver au milieu de la cité de Londres une calèche de voyage attelée de quatre chevaux couverts de poussière. Cette calèche était couronnée d'une multitude de drapeaux blancs, et le cocher ainsi que les postillons avaient des cocardes blanches à leurs tricorne, et s'avancèrent à bride abattue en criant : *Napoléon est mort ! vivent les Bourbons!* Ils annoncèrent aux spéculateurs de la bourse que l'usurpateur français avait essuyé une grande défaite, et qu'il avait été tué au milieu de la bataille ! Louis XVIII, ajoutaient-ils, était en route pour revenir à Paris. Cette nouvelle extraordinaire produisit immédiatement une hausse de 8 ou 10 0/0, et lord Cochrane réalisa immédiatement deux ou trois millions sterling de bénéfices sur les consolidés. Le lendemain, le courrier de Paris apporta la nouvelle de la bataille d'Austerlitz et du triomphe de Napoléon. Alors le comité de la bourse décréta l'annulation des opérations de bourse faites la veille. L'amiral Cochrane fut traduit devant la cour des pairs qui le condamna à un an de prison et à une amende considérable. P. D.

## FAITS DIVERS.

EMBUITE DES ANTI-RENTIERS.—On écrit d'Hudson que la guerre civile va croissant. Un des chefs des *anti-rentiers*, le Dr. Boughton, qui avait pris le nom de guerre de *Gros Tommer*, emprunté au langage des Indiens dont les modernes agrairiens empruntent aussi le costume, est en prison, et cet intrépide guerrier s'y est évanoui deux ou trois fois, dit-on. Un des quatre prisonniers a commencé des révélations sur les secrets de l'association formée le 19 octobre dernier dans le comté d'Hudson. On dit que plusieurs riches fermiers se trouvent compromis. Le shériff a reçu, d'une source respectable, avis que les anti-rentiers devaient se réunir à Copake et marcher de là sur Hudson, pour incendier la ville et délivrer les prisonniers. Le corps des bourgeois de la milice d'Albany a dû se porter, avec des armes supplémentaires, au secours de la cité d'Hudson. On compte généralement sur la fermeté du nouveau gouverneur Silas Wright, qui doit entrer en fonctions le 1er janvier prochain, pour arrêter ces troubles déplorables. On croit qu'il débitera par mettre ces comtés en état de siège.

COLLISION FATALE DE STEAMBOATS.—Une fatale rencontre de steamboats vient d'avoir lieu sur le Mississippi. Le samedi 14 de ce mois, vers minuit, les steamers *Belle de Clarksville*, allant à Nashville, et le *Louisiana*, allant à la Nouvelle-Orléans, se heurtèrent à environ 25 milles au-dessous d'Helena [Arkansas]. Le choc fut si soudain et si violent, que le steamer *Belle*, en deux minutes, fut coulé à fond, le corps du bateau s'étant séparé des cabines. On a constaté la perte d'au moins 31 personnes, dont 18 passagers, et 12 noirs appartenant au navire. Le *Louisiana* est venu immédiatement au secours de l'équipage et des passagers. Ceux-ci ont perdu tout leur bagage. Il y avait à bord six chevaux de course d'un grand prix, qui ont été perdus, entr'autres le célèbre jument *Ann Hayes*. La rencontre des deux steamboats, d'après les informations fournies, a été tout-à-fait accidentelle, et a résulté de ce que le steamer *Belle* avait refusé d'obéir au gouvernail et était devenu ingouvernable. On a sauvé la caisse de ce bateau, contenant \$12,000. La cargaison et le steamboat étaient assurés.

REVOLTE A BORD.—Avant-hier dans l'après-midi, l'équipage du navire *Farewell*, qui partait de Phila-

delphie pour Boston, à la remorque d'un steamboat, refusa de faire son devoir au moment où le navire allait se séparer du bateau à vapeur. Le premier maître, M. Engles, ayant commandé aux matelots de passer sur l'arrière à la requête du capitaine, ils se livrèrent à des propos séditieux. Le maître étant intervenu pour maintenir la discipline, un des matelots nommé Thomas Forbes, écossais, tira son couteau de sa gaine et l'en frappa au côté gauche, près du cœur. Le maître tomba et expira peu après. Alors Forbes s'approcha du capitaine, en déclarant qu'il était le meurtrier et tira une seconde fois son couteau d'une façon menaçante. Le capitaine leva sur lui un pistolet et fit feu. Le malheureux n'était pas encore mort aux dernières nouvelles. On attribue cet événement tragique à l'ivresse. L'équipage était ivre en se rendant à bord, et avait montré des dispositions à la révolte tout le long du chemin. Deux des hommes s'étaient précédemment jetés du bord à la rivière et avaient été ramenés dans les embarcations par le maître.

**LA FEMME BRÛLÉE.**—La malheureuse femme (Mrs. Hanlan) qui avait été cruellement battue et en définitive brûlée vive, dans sa cabane de la quinzième rue, par le misérable appelé André Klem, est morte à l'hôpital des suites de ce crime. Hier matin, le coroner a fait une enquête sur son corps. Klem, qui était présent, n'a montré que peu d'émotion, et a été reconduit à la prison aussitôt pour y attendre son procès. Mrs. Hanlan était âgée de 41 ans et née en Angleterre. Son enfant, qui avait reçu plusieurs brûlures, est maintenant hors de danger.

**ÉVASION D'UN ANGLAIS PRISONNIER POUR DETTES.**—On lit dans le *Droit* de Paris :

« Les journaux ont annoncé qu'un Anglais s'était échappé de la prison pour dettes. Nous recevons sur cette évasion les détails suivants :

Cet Anglais, qui était détenu pour une dette de 130,000 francs, est parvenu à corrompre l'un des gardiens de la prison en lui donnant une somme de 5000 francs, moitié en billets de banque et moitié en une traite à vingt jours d'échéance.

Le cerbère, attendu par ce gâteau doré, consentit en échange à faciliter la fuite du détenu que son frère attendait à la barrière du Maine avec une chaise de poste ; et le riche insulaire cingle sans doute, en ce moment, vers Douvres ou vers les États-Unis, narguant ses créanciers français.

Mais la fuite du prisonnier fut aussitôt découverte ; les soupçons se portèrent sur le gardien. Il fut arrêté, et l'on trouva sur lui les billets de banque.

Cet homme est le nommé Pierre S... ; il aura bientôt à rendre compte devant la justice de l'évasion du détenu.

Cette évasion donnera lieu, sans doute, à une action civile assez compliquée. Qui paiera les créanciers ? Est-ce le directeur de la prison pour dettes ? Est-ce le gardien ? Est-ce enfin l'administration qui sera déclarée responsable ?

**UNE REINE A L'AMENDE.**—Le dernier enfant de la reine d'Angleterre a reçu le nom d'Alfred-Ernest-Albert. Mais ses parents ayant négligé de faire enregistrer sa naissance dans les six semaines qui l'ont suivie, ont été condamnés à payer une amende de 7 cholins et 6 pence.

**AMOUR ET SUICIDE.**—Un événement tragique s'est passé le 27 novembre, rue Bourg-l'Abbé, en face du passage de l'Ancre. Un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, exerçant la profession de passementier, se fournissait habituellement de tabac dans le bureau qui se trouve au numéro 21 de cette rue. En faisant ses achats journaliers, il avait remarqué dans ce bureau une jeune demoiselle de comptoir ; il se prit de belle passion pour elle, et, dès ce moment, il s'arrangea de manière à la voir le plus souvent possible. Pour atteindre ce but, il divisa par moitié la provision qu'il fit régulièrement le matin et le soir, et bientôt il se hasarda même à faire des visites dans le cours de la journée. Enfin, ne trouvant plus de moyens à inventer pour demeurer plus long-temps auprès de la jeune personne qu'il aimait à son insu, il prit le parti de lui tout avouer, et lui demanda sa main. La proposition ne fut pas agréée.

Il en conçut un assez vif chagrin qu'il tâcha de dissimuler autant que possible, et quelques jours plus tard il recommença ses assiduités et renouvela sa proposition de mariage, qui fut repoussée comme la première fois. Après avoir tenté un dernier effort sans plus de succès, il sortit un pistolet de sa poche, et dit à la jeune personne : « Puisque vous ne voulez pas m'épouser, je n'ai plus besoin de la vie ! » et au même instant il plaça le canon de son arme dans sa bouche, et fit jouer la détente ; le coup partit immédiatement et ce malheureux, ayant la tête fracassée, tomba sur le parquet, convert par le sang qui s'échappait en abondance de l'horrible blessure qu'il s'était faite.

On s'empressa de le relever et de lui prodiguer les secours que réclamait son état ; au bout d'un quart-d'heure de soins, il donna quelques signes d'existence, et on put le faire transporter à l'hospice Saint-Louis, mais sa situation est tellement grave, qu'on craint de ne pouvoir lui conserver la vie.

#### NAISSANCES.

A la Pointe aux Trembles, le 7 du courant, la dame de L. M. Mignault, écuyer, a mis au monde une fille. En cette ville, le 9 du courant, la Dame de l'Honble. Charles Mondelet, J. C. C. a mis au monde un fils.

#### MARIAGES.

A St. Lin, 10 décembre, par le Révd. Messire Chabot, curé du lieu, M. Maxime Lemire dit Marsolais, de Montréal, à Delle. Exupère Laurier Cotineau, seconde fille de feu le capitaine Charles Laurier Cotineau, écr., arpenteur.

En cette ville, le 7, par Messire Fay, curé, M. A. Duncan Derome, à Dame Zoé Fournier, veuve de feu Edouard Hays, tous deux de cette ville.

#### DECES.

A Québec, le 1er janvier, Dame Marie Guérard, veuve de Jacques Menard, âgée de 46 ans.

En cette ville, le 4 du courant, après une longue maladie, Mons. Joseph-Amable Courcelle-Chevalier, âgé de 35 ans.

### ANNONCES.

M. LAFRAMBOISE,  
AVOCAT,  
RUE STE. THÉRÈSE.

JULES R. BERTHELOT,  
AVOCAT,  
No. 24, Rue St. Vincent.

VENTE DE MARCHANDISES D'HIVER,  
POUR CLORE.

**C**IE MATIN le 11 et LUNDI le 13 du Courant, aux Voutes de Messrs. N. & W. MACINTOSH & Cie., coin des Rues St. François Xavier et St. Sacrament, sera vendu positivement sans réserve, tout leur fonds de marchandises sèches, dernièrement importé pour le commerce de la ville et de la campagne, consistant en SOIERIES, TOILES, LAINES ET COTONS.

Les Marchands sont priés de venir examiner ces Marchandises, qui doivent toutes être vendues, sans réserve. Termes de paiement avantageux.

Vente à UNE heure précise P. M.  
MACON & FILS.

11 Janvier.

**L**ES Soussignés prennent la liberté d'annoncer au public, qu'ils ont transporté leur établissement comme ENCANTEURS et COURTIER, dans la bâtisse des Sœurs de l'Hôtel-Dieu, rue St. Joseph. Ils seront heureux de se charger de toutes espèces de VENTE PUBLIQUE, soit de Marchandises, soit de Meubles de Ménage, &c., dans leurs voutes ou hors de chez eux à des taux et conditions raisonnables.

MACON & FILS.

Montreal, 11 janvier, 1845,

MAGNIFIQUE COLLECTION DE LIVRES  
FRANÇAIS ILLUSTRÉS ET AUTRES.

**L**ES Soussignés prennent la liberté d'attirer l'attention du public sur leur collection de Livres d'Instruction et de Littérature ; parmi ces Livres, se trouvent de Superbes Editions de Paris illustrées par les premiers artistes et entre autres :

Voyages en Orient, par le comte d'Estourmel ; La Normandie, par Jules Janin ; Voyages, par le même ; Un Été à Paris ; Un Hiver à Paris ; Les Mille et une Nuits ! Contes des Fées ; Le Jardin des Plantes ; Keepsake de l'Histoire Naturelle ; Mammifères et Oiseaux ; La Lyre d'Or de la Jeunesse ; La Morale en Action ; Les Evangiles ; La Bible de Famille, par l'Abbé Orsini, etc. etc.

ARMOUR & RAMSAY,

Rue St. François Xavier.

Montreal, 11 Jan. 1845.

#### PROVINCE DU CANADA.

MAISON DU GOUVERNEMENT,  
Montréal, 22 Juin. 1844.

**L**E GOUVERNEUR-GENERAL recevra ceux qui désirent le visiter, à la Maison du Gouvernement, en cette cité, les LUNDIS, MERCREDIS et VENDREDIS de chaque semaine, depuis MIDI jusqu'à TROIS heures.

J. STUDHOLME BROWNRIGG,  
Capitaine des Grenadiers de la Garde,  
Secrétaire Militaire.

#### BALS DE SOUSCRIPTION DE MONTREAL.

**A** UNE réunion des Souscripteurs aux Assemblées de Montréal, tenue à l'hôtel Rasco, SAMEDI le 4 de JANVIER courant, afin de nommer un Comité de Direction :

JOHN BOSTON, Président.

M. JAMES KNAPP, Secrétaire.

M. J. A. LACROIX, Assist. Secrétaire.

Il fut résolu unanimement : Que les Messieurs suivants formeraient le Comité de Direction pour les Assemblées de Montréal, savoir :

MM. JOHN BOSTON.

J. A. LACROIX.

COL. WETHERALL.

HON. C. S. DEBLEURY, M.P.P.

ANDREW SHAW.

CAPT. BROWNRIGG, Secrétaire Militaire.

JOHN JORDAN.

CAPT. GORDON, 93e. Highlanders.

H. STEPHENS.

JOHN DYDE.

CAPT. PIGOTT, 89e. Régiment.

JAMES GILMOUR.

P. LAMOTHE.

JOHN HENRY EVANS.

Résolu unanimement : Que le dit Comité soit autorisé à nommer les Maîtres de cérémonies avant chaque BAL.

Résolu unanimement : Que les Assemblées aient lieu comme suit :

MARDI, le 21 janvier, 1845.

MERCREDI, le 3 février, "

MERCREDI, le 26 mars, "

MERCREDI, le 9 avril, "

La Danse commencera à HUIT heures et DEMIE précises.

Les listes de souscriptions seront ouvertes jusqu'à SAMEDI, le ONZE de JANVIER courant.

J. KNAPP, Secrétaire.

11 janvier.

CHS. J. COURSOL,  
AVOCAT,

Encoignure des Rues St. Vincent et Ste. Thérèse.

#### A VENDRE,

CINQ BEAUX EMPLACEMENTS,

**D**E 80 pieds de front, sur une profondeur de 200 à 300 pieds dans la situation la plus élevée et la plus belle de la ville ; bornés en front par la rue Laguchetière, et en arrière par la rue Belmont, larges de 53 pieds.

— DE PLUS —

5 à 6 lots de diverses grandeurs, sur la rue Laguchetière, vis-à-vis l'église catholique irlandaise maintenant en construction. Les conditions sont des plus faciles. S'adresser à P. LAMOTHE, notaire, rue Notre-Dame, ou au soussigné, à son bureau, rue Ste. Thérèse.

J. M. LAMOTHE, Avocat.

Montréal, 4 Janv. 1845.

#### ABONNEMENTS.

LA REVUE CANADIENNE paraîtra le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

La souscription à LA REVUE CANADIENNE sera de Quatre Piastres par an, payable la moitié à demande, et l'autre moitié après le premier semestre. Nous recevons pour ce journal des annonces, avisements etc. etc. adaptés à notre mode hebdomadaire de publication, au prix des autres journaux de cette ville.

Les lettres, communications, etc. etc. devront être et seront adressées, (affranchies), au Rédacteur en chef, Bureau de LA REVUE CANADIENNE, chez MM. LOVELL ET GIBSON, imprimeurs, No. 7, Rue St. Nicolas.

#### AGENS.

A Soulard, écr..... Québec.

L. G. Duval, écr..... Trois Rivières.

L. V. Sicotte, écr..... St. Hyacinthe.

J. P. Lantier, écr. M.P.P.... Vaudreuil.

L. A. Olivier, écr..... Berthier.

L. G. DeLorimier, écr..... L'Assomption.

P. L. LeTourneur, écr..... Rivière Chambly.

Frs. Caron, écr..... Amherstburg.

LOUIS O. LE TOURNEUX,  
Rédacteur en chef et Propriétaire.

Bureau de LA REVUE CANADIENNE, No. 7, Rue St. Nicolas, derrière la Banque du Peuple.

#### MONTREAL.

DE L'IMPRIMERIE DE LOVELL ET GIBSON